

GAËLLE PERERA

UN ALLER SIMPLE  
YAOUNDÉ-PARIS

*Tome II*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042518752

Dépôt légal : mars 2026

## Chapitre 1

Les semaines qui suivent ma remise en liberté, je reste très discret. Je sais que je suis maintenant fiché par les services de police. Si les policiers m'interpellent pour un simple contrôle d'identité, cela signifie pour moi le retour direct en centre de rétention. Je suis donc sur mes gardes lors de mes sorties occasionnelles. Et celles-ci se résument au strict nécessaire. Je mets les pieds dehors seulement pour faire quelques courses alimentaires ou aller au bureau de tabac. Je décline toutes les invitations de mes amis à aller boire un verre ou à dîner au restaurant. D'ailleurs, l'état de mes finances n'est pas florissant et je tente de dépenser le moins possible. Lorsque je mets le nez dehors, je suis constamment sur mes gardes, j'ai l'impression de devenir complètement paranoïaque. Surtout lorsque je croise des policiers. Dès que j'en aperçois un dans la rue, je change de trottoir. Et même dans le bus, lors des contrôles de titres de transport, je suis souvent pris d'attaque de panique. Il faut dire que, depuis que je vis en région parisienne, je suis habitué à faire des économies sur les titres de transport. Il est rare que je monte dans le bus en composant mon ticket. Je suis même devenu le champion du sport national parisien, qui est le saut des tourniquets des accès au métro ! Souvent, je le fais, car je suis vraiment sans le sou et, quelques fois, je le fais par jeu ou par défi. C'est tellement jouissif de franchir la barrière tout en faisant un grand sourire aux caméras de surveillance. J'ai l'impression de faire un pied de nez au système qui pèse sur nous de tout son poids avec ses injonctions écrasantes.

Un matin ensoleillé, je prends le bus pour aller faire des courses au supermarché le plus proche de la maison. En

revenant, je suis chargé avec mes sacs de courses, assis au fond du bus en train de rêvasser, casque vissé sur les oreilles. Je sors subitement de ma rêverie lorsque je vois les contrôleurs monter dans le bus, juste à quatre ou cinq arrêts de mon domicile. Je commence à sentir une goutte de sueur perler sur mon front, mon rythme cardiaque s'accélère et mes mains deviennent moites. Je sens comment la panique prend le contrôle de mon cerveau et de mon corps et tente de les envahir. Comme d'habitude, je n'ai pas acheté de titre de transport. Sans réfléchir, dans un geste bref et précis, j'appuie sur le bouton pour demander le prochain arrêt. Je fais un calcul rapide dans ma tête. Le bus est bien rempli et je suis au fond. Ce qui veut dire que, dans le laps de temps que va mettre le bus pour arriver au prochain arrêt, les contrôleurs ne seront pas encore arrivés jusqu'à moi. Et je pourrai descendre du bus sans être inquiété. Je ferai le trajet restant à pied avec mes lourds sacs de provisions. Je serai un peu fatigué, mais cela vaut mieux que de recevoir une contravention. Il ne reste plus qu'à croiser les doigts pour que la circulation soit fluide et qu'il n'y ait pas d'encombrement sur le trajet. J'essaie de rester calme, je respire à fond. Je monte un peu le volume de mon casque pour me donner du courage et je balance la tête sur le rythme d'un morceau de makossa. Finalement, le trajet jusqu'au prochain arrêt se réalise sans encombre. Je descends comme si j'avais toujours décidé de descendre à cet arrêt, en snobant les contrôleurs, qui, trop occupés à effectuer leur travail, ne daignent même pas m'accorder un regard.

Une fois hors de danger, je sens une vague de soulagement m'envahir. Je respire à pleins poumons et m'assois à l'arrêt de bus afin de me remettre de mes émotions. Puis, sourire aux lèvres, je parcours le trajet jusqu'à l'appartement tout en sifflotant. Je suis gai comme un pinson, trop content d'avoir échappé au scénario dont j'étais moi-même le metteur en scène : contrôle de titre de transport, appel des policiers, arrestation avec menottes aux poignets, centre de rétention et enfin retour au pays dans un vol aller simple. Ces images dans ma tête ne cessent de me hanter. Je vois en boucle la scène du policier me mettant les menottes, comme

cela m'était arrivé à la mairie, le jour où je pensais récupérer mon document d'identité, après avoir monté un faux dossier. Je dois retrouver mon calme si je ne veux pas faire une crise cardiaque.

Depuis cet incident, je limite les sorties au minimum. Mes amis m'appellent souvent pour sortir, mais je préfère leur proposer de venir à la maison. Au début, ils viennent puis, comme la plupart habitent loin, ils finissent par se lasser. Et je me retrouve souvent seul. Finalement, le temps passe et la solitude devient ma plus fidèle compagne. Trop habitué à être entouré par le passé, comme tout membre d'une famille nombreuse, je savoure d'abord la tranquillité. Mais le temps passant, la solitude devient de plus en plus inconfortable. Alors, je commence à baisser la garde et à sortir à nouveau, mais de façon ponctuelle. Je dois, de toute façon, composer avec un budget serré. Ce qui m'amène à limiter les sorties coûteuses.

Les semaines s'écoulent. Je reprends une vie normale au fur et à mesure. Je commence à penser de moins en moins à mes problèmes de papiers. La peur paranoïaque du policier s'est éteinte et je me sens moins stressé qu'auparavant. Mais je fais quand même très attention. Je ne saute plus les tourniquets des accès au métro. J'essaie de payer mon ticket de bus, de temps en temps, quand mes finances me le permettent. Et je reste toujours vigilant à la vue d'un policier.

Un samedi soir, je suis sur le lit en train de regarder la télévision. Je n'ai rien prévu pour la soirée et je n'ai pas un sou en poche. Il faut que je me remette à chercher du travail, car les maigres économies que j'avais réalisées avant ma rétention à Le Mesnil-Amelot se sont évaporées. Je suis captivé par le petit écran, devant mon émission préférée lorsqu'un voisin, Roger, me téléphone :

- Salut, ça va ?
- Salut mon gars. Oui, ça va et toi ?
- Oui, ça va bien. Dis-moi, tu as prévu quelque chose ce soir ?

— Non, non. Je suis à la maison devant la télévision. Je suis à sec. Les sorties, ce n'est pas à l'ordre du jour.

— Laisse ça, ce n'est pas un problème. Justement, je t'appelle, car il y a un mariage camerounais à Montfermeil.

— Ah, c'est vraiment proche de chez moi. C'est le mariage de qui, au fait ?

— Oh, je ne sais plus, c'est un ami d'un type que je connais. Enfin, tu vois le genre, c'est à la camerounaise. On peut arriver comme ça, sans problème. On ne demande pas de carton d'invitation à l'entrée.

— C'est tentant.

— En plus, mon pote peut passer nous chercher en voiture. C'est royal, quoi ! Qu'est-ce que tu en dis ?

— D'accord. Je suis partant.

— Super. En revanche, je te préviens, il faut vraiment s'habiller classe. Tu sais bien que nous, les Camerounais, nous aimons nous habiller pour les grandes occasions.

— OK. Je vais faire un effort. Mais je ne mets pas de cravate, je te préviens !

— Oui, pas besoin. Une belle chemise et une veste feront l'affaire.

— On va passer te prendre dans une heure, tiens-toi prêt.

— D'accord. Je vais me préparer rapidement.

— À tout à l'heure, gars.

— À plus tard.

Je raccroche et je me lève d'un bond. Je me dirige vers la salle de bain et je saute sous la douche. Après m'être lavé rapidement, j'enfile un pantalon avec une chemise bleu nuit. Je m'asperge d'eau de toilette et enfile ma veste de costume. Un rapide coup d'œil dans le miroir pour replacer le col de ma chemise. Ma tenue est parfaite pour aller me trémousser sur la piste de danse sur les derniers tubes de makossa et de coupé-décalé. Je suis en train de mettre la touche finale à ma tenue en enfilant une paire de derbies en cuir noir lorsque Roger sonne à l'interphone :

— Gars, je t'attends en bas. Les autres ne vont pas tarder à arriver.

— OK, je me dépêche.

— Gars, oui, fais vite. Je viens de les avoir au téléphone, ils sont à deux pas.

J'attrape mon portefeuille. Un dernier coup d'œil dans le miroir et un nuage de parfum supplémentaire et je descends. J'ai toujours tendance à rajouter du parfum, mais cette fois-ci, je sens que j'ai vraiment exagéré. Je descends retrouver Roger devant la porte de la résidence. Finalement, ce n'était pas la peine de me presser, car les copains de Roger n'arrivent que vingt minutes plus tard alors qu'ils étaient censés arriver immédiatement. La notion du temps est une donnée bien relative en fonction de chaque personne. C'est Junior, un ami commun, qui arrive au volant de sa vieille Peugeot 405 toute cabossée et qui crache de la fumée noire de son tuyau d'échappement. J'ignore si cette antiquité est déjà passée au contrôle technique. Junior transporte deux compatriotes que j'ai déjà croisés, mais que je ne connais pas personnellement. Je monte à l'arrière avec un autre camarade. À côté de lui, sur la banquette, est posé un pack de bières déjà bien entamé. Le jeune homme assis à mes côtés, se présente et j'apprends qu'il s'appelle Germain. Il me propose de nous servir dans le pack de bières encore fraîches.

La salle des fêtes dans laquelle nous nous rendons pour assister au mariage ne se trouve qu'à quelques kilomètres. Nous passons devant quelques tours d'immeubles, devant une petite épicerie de nuit très colorée et un kebab encore ouvert. Puis nous arrivons devant l'entrée de la salle de réception, surchargée de décorations de mariage. Le parking de la salle est saturé. Le dernier tube de Petit Pays, un grand chanteur camerounais, parvient à nos oreilles. L'ambiance à l'intérieur semble survoltée. Nous descendons de la voiture et nous finissons nos bières sur le parking en attendant que Junior puisse trouver une place pour se garer dans une rue adjacente. Après avoir fait plusieurs fois le tour du quartier, Junior nous rejoint enfin. Un groupe de jeunes discute et rit devant l'entrée. Nous rentrons à l'intérieur sans aucune difficulté. Nous ne croisons pas d'agent de sécurité ou d'organisateur de soirée. Et nous ne trouvons encore moins de

plan de table pour nous indiquer les places attirées. Dans les mariages camerounais, nul besoin de présenter son carton d'invitation. Enfin, la plupart du temps, car il n'existe pas de règle sans exception.

La coutume veut que les mariages soient ouverts aux voisins et à toutes les personnes qui souhaitent venir, même si elles n'ont pas été préalablement invitées. Ces individus qui viennent de leur propre initiative sont nommés, dans le jargon usuel camerounais, les « Je m'invite ». Pendant l'organisation du mariage, les couples camerounais qui prévoient les quantités pour le traiteur tiennent toujours compte de la liste des invités et des éventuelles personnes supplémentaires qui pourraient s'ajouter de leur propre chef. Dans les mariages camerounais, les plats sont toujours préparés en quantité astronomique pour pouvoir pallier l'imprévu. C'est pour cette raison que je ne me sens pas mal à l'aise de venir à ce mariage alors que je ne connais ni le marié, ni la mariée et ni même aucun membre de leur famille. Je fais partie de la bande des « Je m'invite » et je n'en suis pas à mon premier coup d'essai.

Dans la grande salle de réception décorée avec soin, nous pouvons nous servir de plats typiques camerounais : ndolé de bœuf, sauce d'arachide, sauce gombo, poulet Directeur Général, bananes plantains frites, bâtons de manioc, ignames... Les différents mets sont disposés sur une table et les invités viennent se servir eux-mêmes au buffet. Affamés, mes acolytes et moi ne nous faisons pas prier pour remplir copieusement nos plats. Une fois repus, nous nous déhanchons sur la piste de danse jusqu'à épuisement. Je m'amuse comme un fou et j'oublie les problèmes du quotidien. M'immerger dans cette ambiance, au milieu de mes compatriotes, me permet, pendant un court instant, de vivre comme si j'étais encore dans mon pays. Ce sont des instants tels que celui-ci qui me permettent de tenir le coup tout en étant loin de ma famille.

Après avoir mis le feu sur la piste de danse, quand l'ambiance se fait plus calme, nous décidons de rentrer. Il est déjà six heures du matin. Un peu éméchés et épuisés de nous être déhanchés au rythme du bikutsi et du makossa, nous montons dans la voiture de Junior. J'ai mal aux pieds à force d'avoir dansé avec mes chaussures neuves et je décide de les enlever. Mais c'est sans compter les protestations de Germain qui, à côté de moi, se plaint de l'odeur nauséabonde. Nous n'avons qu'un court trajet à faire jusqu'à mon quartier. Junior doit nous déposer Roger et moi en premier avant de poursuivre sa route. Mais nous n'avons pas le temps d'arriver devant ma résidence. À cinq cents mètres de celle-ci, nous sommes arrêtés par des policiers qui font une opération de contrôle au bord de la route, juste avant le dernier rond-point menant à mon bâtiment. Et ils nous font signe de nous arrêter sur le bas-côté. Même si j'étais un petit peu éméché en partant du mariage, je sens les effets de l'alcool s'estomper instantanément au moment où je croise le regard des policiers.

— Bonjour Messieurs. Simple contrôle de routine. Pouvez-vous me fournir la carte grise et le permis de conduire, je vous prie ? dit le plus grand policier à l'intention du conducteur.

— Oui, monsieur l'agent, tout de suite, dit Junior en s'exécutant sans broncher.

Il cherche pendant quelques instants dans la boîte à gants du véhicule, puis tend les documents au policier. Je suis soulagé quand je vois qu'il fournit les papiers avec un air détaché et sûr de lui. J'espère que Junior est en règle et qu'il ne fait pas mine d'être à l'aise alors qu'il a quelque chose à se reprocher. Je suis apeuré à l'idée d'être démasqué et je crains que les policiers m'embarquent au poste encore une fois, et cette fois-ci avec à la clé un vol direct pour le Cameroun. Je récite toutes les prières que je connais dans ma tête, de « Je vous salue Marie » à « Notre père qui est aux cieux » en passant par quelques prières de ma propre composition, une sorte de remix de certains classiques avec ma petite touche personnelle. Je sens ma bouche se dessécher et mon souffle est court. Des gouttes de sueur perlent sur le haut de mon

front et descendent lentement jusqu'à ma nuque. Je tente de me détendre en me concentrant sur des pensées positives lorsque je m'aperçois que Germain, assis à côté de moi, semble encore plus anxieux. Il me lance un petit regard en coin et me dit à voix basse :

— Le tour-ci<sup>1</sup>, l'heure est grave, mon ami.

— Ah, il ne nous reste plus qu'à prier, dis-je en réponse.

— S'il me demande les papiers, je suis mort, ajoute-t-il avec une voix presque inaudible.

— Mon gars, il faut prier, il n'y a plus que ça à faire dans cette situation.

Je ne suis pas le seul à être mal à l'aise à cause de ce contrôle de police. Les deux autres amis dans la voiture ne bronchent pas. On pourrait entendre une mouche voler. Le policier regarde attentivement les papiers du véhicule et demande à Junior :

— Le contrôle technique est à jour ?

— Oui, oui, répond Junior.

Le policier fait le tour du véhicule pour regarder la vignette collée sur le pare-brise. Il arbore un air satisfait et revient vers Junior en lui tendant le certificat d'immatriculation du véhicule et le permis.

— Tout m'a l'air à jour. Avez-vous consommé de l'alcool, Monsieur ?

— Non, non. Enfin, juste une petite bière en tout début de soirée, nous étions à un mariage avec mes amis. Mais je fais toujours très attention à ma consommation d'alcool quand je conduis.

Et Junior dit la vérité, il reste sobre quand il doit prendre le volant. Ce n'est pas le cas de tous mes amis, car certains chauffeurs que je connais peuvent boire plus que les passagers. Cette fois-ci nous avons vraiment de la chance d'avoir avec nous un chauffeur consciencieux.

---

1 Cette fois-ci (dans le jargon camerounais).